

LES LIAISONS DANGEREUSES. LANGUES, TRADUCTION, INTERPRÉTATION

Collection « Sources-Cibles », 2011, Beyrouth, École des Traducteurs
et d'Interprètes de Beyrouth

243 p.*

Cristina HETRIUC¹

Le volume *Les Liaisons dangereuses. Langues, traduction, interprétation*, Collection « Sources-Cibles » réunit les actes du colloque international au même nom, organisé le 2 et 3 décembre 2010 à l'Université Saint-Joseph de Liban, sous le patronnage d'Henri Awaiss, directeur de l'École des Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth

Les organisateurs expliquent le choix d'un titre qui puisse paraître à la fois subversif et défiant, mais qui surprend, à notre grand étonnement, l'essence même de l'acte traduisant. Ce titre courageux force une réflexion sur la traduction qui transgresse l'horizon traditionnel, qui dévoile le côté « dangereux » d'une traduction, le pouvoir dont jouit le traducteur, son influence sur les lecteurs. Pour que ces derniers ne deviennent victimes (tout comme les innocents, martyrs des pervers duels spirituels des deux aristocrates du roman de Laclos), le traducteur livre un combat incessant et aboutit à un texte éthique.

Pareillement aux personnages-auteurs des lettres où « aucun élément n'est gratuit : tout est bien étudié, réfléchi, pensé et pesé » de sorte que « chaque lettre envoyée reflète le style et la personnalité de son auteur », le traducteur, pour ne pas trahir l'original, pour que « chaque traduction publiée reflète le style et la personnalité de l'auteur » (Couverture IV), étudie, réfléchit, pense et pèse tout mouvement, dans un mouvement fusionnel où se retrouvent cœur et raison.

Au binôme cœur et raison, s'ajoutent d'autres, tout comme langue et traduction, interprète et traducteur, écrivain et traducteur, qui font depuis longtemps l'objet de nombreuses études. Les réflexions menées au cadre de ce colloque dont l'impératif est de remettre en cause des acquis et de faire avancer des idées, permettent de transcender tout schisme, de mettre en évidence ce qu'un élément doit à l'autre, et de

¹ Membre du projet de recherche *La traduction en tant que dialogue interculturel*, Université « Ștefan cel Mare », Suceava, Roumanie, stan_m_c@yahoo.com.

prouver qu'à la longue de l'acte de traduire ou d'interpréter, tout s'harmonise.

La structure du volume reflète cette idée maîtresse. Les trois volets, métaphoriquement intitulés « La cohabitation », « Le conflit », « À l'amiable », sont encadrés par une « Ouverture », section où on lance des défis, des interrogations, des hypothèses et par une « Synthèse » qui met en évidence « l'autonomie et l'indépendance » de chaque membre du binôme « bien qu'il soit étroitement lié » (Haaddad Riachi, 2011, p.240) à l'autre. Les intervenants, chercheurs et professeurs de l'ETIB ou d'autres espaces, le co-fondateur et ancien directeur de l'ETIB, praticiens, ambassadeurs d'Espagne et de Roumanie au Liban présentent leur propre perspective du « danger » en traduction.

Benoît Kremer, président de AIIC essaie de trancher la problématique des relations épineuses, « dangereuses » entre la traduction et l'interprétation ; il situe les différences du côté de l'unité temporelle. La traduction est une opération « stochastique », qui n'unit pas dans un même lieu ni une même époque l'auteur, le traducteur et le lecteur, tandis que l'interprétation est un produit destiné à « à une consommation immédiate ». Toutefois, il ne manque pas d'identifier les similitudes des deux processus pour conclure qu'entre « le vicomte de Traduction et Mme d'Interpréteuil » il y a d'innombrables points de contacts.

Christian Balliu, directeur de l'ISTI met en évidence le côté contemporain de l'opposition entre traduction et interprétation qui va à l'encontre d'une tradition historique plurimillénaire. Le mot « traducteur » a connu une « requalification synonymique » en devenant un « langagier », un « sous-tireur », « un localisateur » ; à l'inverse, le mot « interprète » se suffisant encore à lui-même. Le professeur Balliu constate que le traducteur et l'interprète sont amenés à faire l'un, le travail de l'autre, et il conclut que, certes, une distinction doit être faite ; le tout est de savoir quand et comment. Les liaisons entre la traduction et l'interprétation ne deviennent dangereuses que lorsqu'on ne sait à quel moment on doit opérer la distinction entre les deux filières. Il est permis de « goûter aux joies des deux filières » pourvu qu'on fasse « un choix définitif plus fondé ».

Miguel Sáenz, professeur de traduction évoque les relations « dangereuses » entre la traduction institutionnelle, la traduction littéraire et la théorie de la traduction. Selon son opinion, tout traducteur devrait s'offrir le plaisir de traduire de la littérature, de la poésie, car, de cette façon, il peut dialoguer « avec les esprits les plus éclairés de l'humanité et de vivre dans des mondes qui n'ont rien à voir avec le monde réel ».

Elsa Yazabek Charabati s'interroge sur la solidité et la fidélité du binôme « interprète/orateur », pour établir ensuite dans quelle mesure l'interprète est lui-même orateur. L'auteure énumère les bonnes bases de l'entente des deux acteurs impliqués, de la cohabitation : connaître le sujet, la terminologie, la technique, mais aussi connaître l'orateur, rester fidèle aux nuances du discours du dernier et viser les mêmes objectifs. L'interprète doit être et a tout pour être un bon orateur car, aux yeux de l'audience de la langue cible, il remplace l'orateur.

Gina Abou Fadel Saad étudie les relations « plus ou moins pacifiques, plus ou moins dangereuses » qu'entretiennent le sens et la forme d'un texte. Le sens est facilement décelable lorsque la forme n'oppose aucune résistance. Il arrive cependant que le traducteur soit obligé d'enlever plusieurs couches formelles pour arriver à saisir le sens du texte à traduire. Dans ce cas, le traducteur doit avoir en plus des compétences de traduction, des compétences littéraires. La cohabitation pacifique cesse quand un élément du couple sens-forme prend nettement le dessus sur l'autre.

Muguraş Constantinescu énumère plusieurs aspects « dangereux » de la traduction : l'intimité dangereuse de l'écriture de l'autre, le retrait du moi, le contrôle de l'impulsion créatrice pour faire surgir un nouveau binôme. La problématique de la sous-traduction et de la sur-traduction s'avère un sujet de réflexion sérieuse car ces dominantes de l'acte traduisant touchent à la spécificité de l'écriture, à la griffe même de l'écrivain, d'une manière insidieuse car peu visible.

Par sa communication, Olga Cosmidou prouve qu'on a besoin en égale mesure de traducteurs et d'interprètes. L'interprétation, présente déjà dans la genèse, est probablement plus ancienne que la traduction ; cependant, l'importance de la traduction sur la civilisation est bien plus grande. Loin d'être des frères-ennemis, ils doivent vivre ensemble, surtout dans le monde des institutions européennes où ils sont amenés à se parler et à s'entendre.

Raymond Vanden Plas analyse toujours la relation traduction-interprétation au sein des Institutions Européennes où on considère qu'il s'agit de deux métiers séparés, entre lesquels il y a des similitudes (mêmes objectifs, mêmes fondamentaux), mais aussi des différences (travail solitaire, travail public). Les frères, loin d'être ennemis de l'article précédent deviennent ici des sœurs, souvent associées, même confondues, mais fondamentalement différentes.

Hayssam Kotobn s'intéresse aux auteurs francophones, qui, tout en se servant du français en tant que langue d'écriture, y insèrent des mots de leur langue maternelle, des mots que le signataire de l'article qualifie d'émotifs. La traduction des romans contenant de tels mots vers

la langue de l'auteur pose le problème du gommage de l'accumulation culturelle.

Lena Menhem rappelle que l'interprétation n'est devenue discipline à part entière qu'à partir des années 50. L'auteur met en évidence la dimension culturelle de l'acte d'interprétation, véritable défi pour un interprète et souligne, qu'en sus des difficultés culturelles, il a affaire aussi aux difficultés d'ordre technique.

Linda Sader Feghali inventorie les dangers qui menacent le traducteur et la traduction : en premier la traduction automatique en ligne qui rendrait inutile la traduction humaine et en deuxième, le « tout-à-l'anglais » qui fait croire que la traduction est devenue une activité inutile. Face à ces attaques, la meilleure attitude est de tirer profit de la technologie pour améliorer les performances et la créativité des traducteurs humains.

Elena-Brândușa Steiciuc consacre son étude à l'analyse des auteurs considérés dangereux pour le public et dont la traduction des œuvres était à bannir dans les régimes totalitaires. Il y a, en conséquence, un décalage entre la publication de l'original et la traduction vers les langues des pays plus permissifs et la traduction vers les langues des pays dictatoriaux ; fait qui crée, dans les deuxièmes un horizon d'attente jamais connus par les premiers.

Abla Lawandos se demande quelles sont les critères de définition d'une bonne interprétation : la rapidité, la fidélité ou la prouesse linguistique. Chaque critère est source de doutes ou d'admiration. L'important est d'établir que nul ne va à l'encontre de l'autre ; la rapidité, la technicité, l'élégance du style étant parfois les attributs d'une même interprétation.

Nadine Riachi Haddad fait le point des contributions et montre que les relations entre la traduction et l'interprétation ne se transforment jamais en rivalité destructrice. Les 18 intervenants, francophones, anglophones ou arabophones ont essayé de transgresser l'antinomie des binômes pour trouver une voie commune qui mène à l'évolution enrichissante de chacun.

* Contribution publiée dans le cadre du programme CNCSIS PN II IDEI (Projet de recherche exploratoire) *Traducerea ca dialog intercultural/La traduction en tant que dialogue interculturel*, Code : ID_135, Contrat 809/2009.